

MARC-JEAN CLAIRVAL

LE JOUR OÙ LA
PEUR N'A PLUS
SUFFI

De la résignation à la refondation

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

ALLEMAND JULIEN, AULARD SPENCER MARTINE, AZZOPARDI
BERNARD, BAL GILLES, BAUD-NALY ODILE, BAYON CATHERINE,
BECAN JULIEN, BERRANGER JOËLLE, BESCHU DALILA, BIGEAR
NICOLAS, BOINETTE PASCAL, BOMPART GUY, BONPART XAVIER,
BOURDON FRED, BOUVARD DAISY, BUSSONE CHRISTOPHE,
CARBONNEL CHRISTIANE, CHAROY POL, CHEISSON CHLOE,
CHIMOT MARTINE, CHUPIN HERVE, CONTAT NICOLAS, COULON
BRIGITTE, DA SILVA KATHIA, DE LESTRADE ROBIN, DE REVIERE
PHILIPPE, DELORD FRÉDÉRIC, DENIS PATRICIA, DESUSCLADE
ARIANE, DIAZ LAURENCE, DRANSART DENIS, DUBROCA LECLERC
JOCELYNE, FAURE DIDIER, FAURE PHILIPPE, FLORION SYLVIE,
FOURNIER VINCENT, GARCIA MARTINE, GEORGES LIONEL,
GONCALVES ISABELLE, GUYONNET LYDIE, HEBERT NATHALIE,
HOLMGREN JOSÉ, JOLY HERVÉ, KLEIN CHRISTOPHE, KOEHL
PATRICIA, LAMBLLOT BERTRAND, LEMASSON EVELYNE, LEMASSON
PHILIPPE, LEROY DIDIER JEAN BRUNO, LOCATELLI BEATRICE,
MAILLARD JEAN-PHILIPPE, MARIE ROSELINE, MAURICE MARIE-
ANNE, MÉHAY CLAIRE, MERLE PIERRE, MESSIER CLÉMENT,
MEURANT MICHEL, MOREAU MARYVONNE, NAAL-DEBEUGNY
CHRISTOPHE, NOLY JEAN-MICHEL, NORMAND NICOLE,
PAQUELIER MONIQUE, PAUTARD.E M., PERRISSIN HÉLÈNE, PETIT
BÉATRICE, PIQOT-PERET ALAIN, PRUDHOMME ÉRIC, RANNAUD
FRANÇOISE, REDO DOMINIQUE, SAERENS CHRISTIANE, SERRE
MARIE-PIERRE, SIDORSKI MONIQUE, SILVESTRI JEAN LOUIS,
SILVESTRI MARIE CHRISTINE, SIMONET CLAIRE, SISTIG SONIA,
TESTUT ALAIN, TURYK JEAN-PAUL, VASSE MARIE CHRISTINE,
VILLELLAS JEANINE, WOERLY GAËL, ZECH MARTINE

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042539184

Dépôt légal : octobre 2026

PRÉFACE

Ce qui s'érode lentement ne fait pas de bruit

C'était un matin ordinaire. Rien ne semblait différent. Les mêmes informations. Les mêmes débats. Les mêmes promesses.

Et pourtant, une impression diffuse : quelque chose ne fonctionnait plus comme avant.

Il n'y a pas toujours un moment où tout s'effondre.

Les livres d'histoire aiment les dates. Les peuples aussi. Ils aiment croire qu'il existe des instants précis où tout bascule : une élection, une révolution, une guerre, une crise. Cela rassure. Cela donne l'illusion que l'histoire prévient.

Mais la plupart du temps, les pays ne tombent pas.

Ils glissent.

Ils ne se brisent pas. Ils se déplacent.

Très lentement.

Si lentement que ceux qui le vivent ne le perçoivent presque pas. La vie continue. Les enfants vont à l'école. Les adultes travaillent. Les administrations ouvrent. Les lois s'appliquent. Les journaux commentent l'actualité. Les élections se succèdent.

Rien ne disparaît.

Et pourtant, quelque chose se retire.

Quelque chose de difficile à nommer. Qui ne figure dans aucun décret, aucune réforme, aucune statistique officielle. Une sensation diffuse. L'impression que les choses deviennent plus lointaines, plus complexes, plus opaques.

Comme si la vie collective s'éloignait peu à peu de ceux qui la vivent.

Au début, personne ne parle de cela.

Un commerçant croit que ses difficultés viennent seulement de lui. Une infirmière pense que son épuisement est une faiblesse personnelle. Un professeur imagine que la lassitude de ses élèves n'est qu'une question de génération. Un policier croit que la tension qu'il ressent est le prix normal de son métier. Un cadre comprend certains mécanismes, mais préfère ne pas trop s'y attarder.

Chacun porte sa fatigue comme une histoire individuelle.

Sans jamais vérifier si les autres ressentent la même chose.

C'est ainsi que les sociétés tiennent longtemps.

Non parce que tout va bien.

Mais parce que chacun croit que ce qui ne va pas ne concerne que lui.

Alors les gens continuent.
 Ils s'adaptent. Ils contournent. Ils rationalisent.
 Ils deviennent experts en compromis silencieux.
 On apprend à ne pas trop réfléchir à ce qui dépasse.
 À ne pas poser les questions qui dérangent.
 À ne pas trop regarder les incohérences.
 On apprend surtout à continuer.
 Jusqu'au jour où quelque chose change.
 Pas un événement spectaculaire. Pas une crise de trop. Pas un choc brutal.
 Un déplacement intérieur.
 Le moment où suffisamment de personnes commencent à voir la même chose en même temps.
 Le moment où ce qui paraissait individuel devient collectif.
 Le moment où la fatigue cesse d'être une faiblesse personnelle pour devenir un symptôme commun.
 C'est souvent ainsi que commencent les basculements réels.
 Pas dans la rue. Dans les esprits.
 Pas dans la colère. Dans la lucidité.
 La lucidité est dangereuse pour tous les systèmes qui reposent sur l'habitude.
 Parce qu'elle ne détruit pas.
 Elle révèle. Elle ne crie pas.
 Elle éclaire. Elle ne renverse pas immédiatement.
 Elle rend simplement impossible de ne plus voir.
 Et lorsqu'un nombre suffisant de citoyens commencent à regarder le réel sans détour, un phénomène discret apparaît :
 Ce qui semblait inévitable cesse de l'être.
 Ce livre parle de ce moment.
 Il ne parle pas de révolution. Il parle de compréhension.
 Il ne parle pas de héros. Il parle de citoyens ordinaires qui cessent de croire que leur impuissance est une loi naturelle.
 Il ne parle pas d'un monde parfait. Il parle d'un monde redevenu compréhensible.
 Car peut-être que la première liberté d'un peuple n'est pas de voter.
 C'est de comprendre ce qui le gouverne.
 Peut-être que la première souveraineté n'est ni monétaire, ni institutionnelle, ni même politique.
 Peut-être qu'elle est simplement mentale :
 Le moment où un peuple cesse de croire que ce qui lui arrive est incompréhensible.
 Le moment où la peur cesse d'organiser le silence.

Le moment où la résignation cesse d'apparaître raisonnable.
Le moment où des femmes et des hommes ordinaires recommencent à regarder le réel sans détour.
Parce qu'un pays ne renaît pas quand il gagne.
Il renaît lorsqu'il recommence à se tenir droit.
Et cela commence toujours de la même manière.
LE JOUR OÙ LA PEUR N'A PLUS SUFFI !

ACTE I

La normalité du pire

ACTE I : LA NORMALITÉ DU PIRE

Tout était conforme

Novembre s'installait sans bruit.

Un de ces mois où l'hiver n'est pas encore là, mais où l'automne a déjà cédé. Le ciel était bas, d'un gris uniforme, sans relief, comme une dalle posée trop près des toits. Une pluie fine tombait par intermittence, pas assez forte pour laver l'air, juste assez pour tout salir.

Julien attendait le bus, les mains enfoncées dans les poches de son manteau.

Il faisait froid. Un froid humide, qui ne mord pas franchement, mais qui s'insinue lentement, jusqu'aux os. Un froid qui fatigue plus qu'il ne fait souffrir. Autour de lui, les visages étaient fermés, tirés. Les gens regardaient le sol, leur téléphone, le vide. Personne ne parlait. Comme si parler obligeait à expliquer.

Le bus arriva avec quelques minutes de retard.

Julien monta, valida son titre de transport, s'installa près de la fenêtre. Le véhicule redémarra dans un soupir lourd, comme s'il portait la lassitude de tous. Les gouttes de pluie s'écrasaient contre la vitre, traçant des lignes irrégulières qui se croisaient et disparaissaient aussitôt.

Il regardait la ville défiler sans vraiment la voir.

Il pensait surtout à cette journée.

Il avait posé un congé sans solde. Une journée entière sans être payé. Ce n'était pas anodin. Chaque euro comptait désormais. Le rendez-vous avait mis des mois à arriver. Des relances. Des appels restés sans réponse. Des messages automatiques. Et puis, enfin, une date. Une heure précise. Un lieu.

Présence obligatoire.

Il avait ressenti un soulagement bref. Immédiatement remplacé par autre chose : une tension sourde, constante.

Il savait à quel point ce rendez-vous était important. Peut-être décisif. Ou peut-être pas. C'était justement ça, le plus éprouvant. Il ne savait pas s'il en sortirait avec une solution, une réponse précise, ou simplement avec une nouvelle attente. Un nouveau délai. Une autre phrase vague. Il pensa à l'appartement.

Trop petit. Trop plein. Les jouets qui envahissaient le salon. Les lits rapprochés. Le manque d'espace qui devenait palpable, surtout le soir, quand tout le monde était là. Il pensa à sa compagne, enceinte, fatiguée, inquiète sans toujours le dire. À cette troisième

chambre qui n'existait pas. Il avait essayé de ne plus y penser. Mais ça revenait toujours. À ce futur qui se rapprochait et qui, au lieu de s'ouvrir, semblait se refermer un peu plus chaque semaine.

Il pensa aussi au courrier du propriétaire.

Une augmentation de loyer. Légale. Encadrée. Justifiée. Une phrase de plus sur une feuille blanche. Une somme qui, mise bout à bout avec le reste, faisait basculer l'équilibre fragile.

Le bus s'arrêta à un feu rouge. Julien regarda son reflet dans la vitre. Il avait l'air plus vieux qu'il ne se sentait. Pas usé. Juste tendu. Comme quelqu'un qui tient depuis longtemps, sans vraiment savoir pourquoi.

Il se demanda, pour la centième fois, ce qu'il ferait si ce rendez-vous n'aboutissait à rien.

Il n'avait pas vraiment de plan B. Et pour la première fois, il se demanda ce qu'il ferait s'il n'y en avait pas.

Le bus repartit. Les immeubles changèrent. Les rues devinrent plus larges, plus impersonnelles. Les commerces se firent rares. À leur place, des parkings, des bâtiments administratifs, des façades neutres.

Julien sentit son estomac se nouer.

Il consulta l'heure. Encore quelques arrêts.

Ce rendez-vous, il l'avait attendu longtemps. Trop longtemps pour être anodin. Trop longtemps pour ne pas devenir vital. Il ne demandait ni privilège ni passe-droit. Il demandait simplement que sa situation soit regardée. Vraiment.

Le bus ralentit.

À travers la vitre, il aperçut le bâtiment.

Sans nom. Sans enseigne. Sans signe distinctif.

Juste là.

Il descendit.

La pluie s'intensifia légèrement. Julien remonta le col de son manteau, inspira profondément et se dirigea vers l'entrée.

C'est à cet instant précis qu'il comprit que ce rendez-vous n'était pas seulement administratif.

Il engageait bien plus que des papiers.

Il engageait sa capacité à continuer à croire que, dans ce pays, faire les choses correctement suffisait encore.

Julien traversa l'esplanade à pas rapides.

Le sol était lisse, humide, presque brillant sous la pluie fine. Les lignes peintes au sol étaient nettes, entretenues. Rien ne débordait. Rien n'était laissé au hasard. Même les rares arbres plantés là semblaient avoir été choisis pour ne pas perdre trop de feuilles, pour ne pas salir.

À mesure qu'il approchait, le bâtiment prenait une présence particulière. Pas écrasante. Pas menaçante. Juste... sûre d'elle.

La façade était uniforme, faite de matériaux clairs, modernes, sans aspérité. Le verre, légèrement teinté, reflétait le ciel gris sans jamais laisser deviner ce qui se passait à l'intérieur. Aucune affiche, aucun slogan visible de l'extérieur. Rien qui cherche à convaincre. Rien qui cherche à séduire.

Les portes coulissèrent à son approche.

Dès le seuil franchi, Julien sentit la différence.

La chaleur d'abord.

Une chaleur douce, enveloppante, parfaitement réglée. Pas excessive. Juste ce qu'il fallait pour que le corps se détende sans même y penser. Le contraste fut immédiat, presque brutal. Son manteau lui parut d'un coup trop épais. Il l'ouvrit instinctivement.

Il s'arrêta une fraction de seconde.

Chez lui, le matin, l'air était froid. Toujours. Il avait appris à faire vite. À ne pas traîner. À se lever sans hésiter. Le chauffage restait coupé dans les pièces communes. Trop cher. Trop risqué. Les factures avaient explosé. Les chiffres s'étaient alignés les uns sous les autres, sans émotion, sans justification concrète.

Alors il chauffait une seule pièce.

La chambre des enfants.

Un radiateur allumé le soir, avant le coucher. Juste assez pour qu'ils n'aient pas froid. Juste assez pour leur offrir ce minimum de confort qu'il considérait encore comme non négociable. Le reste de l'appartement restait frais. Supportable, disait-il. On s'y fait.

Ici, il n'y avait rien à « supporter ».

Le sol était impeccable. L'éclairage diffus, indirect, étudié pour ne jamais agresser. Les murs clairs absorbaient les sons. Les pas ne résonnaient pas. L'air n'avait pas d'odeur. Ni chauffage perceptible, ni climatisation bruyante. Tout fonctionnait sans se faire remarquer.

Un luxe discret.

Pas celui qui s'affiche. Celui qui s'impose comme une évidence.

Julien observa les matériaux, sans vraiment savoir pourquoi. Le mobilier était sobre, mais visiblement coûteux. Les assises confortables, bien espacées. Les écrans intégrés, parfaitement encastrés. Rien de superflu. Rien de bon marché.

Tout respirait la continuité, la stabilité, la maîtrise.

Il pensa, sans amertume immédiate, que ce lieu ne connaissait probablement pas les arbitrages quotidiens qu'il faisait chez lui. Ici, on ne choisissait pas quelle pièce chauffer. On ne se demandait pas

si le prochain prélèvement passerait. On ne calculait pas l'impact d'un degré de plus.

La température était réglée une fois pour toutes.

Un écran sur une borne à l'entrée l'invita à s'identifier.

Julien s'exécuta.

Nom, prénom, numéro de dossier. Validation.

Un message s'afficha.

Veillez patienter dans la salle d'attente.

La borne lui délivra un ticket. Un numéro. Rien d'autre. La numérisation dans toute sa froideur.

Il s'assit.

Devant lui, l'écran affichait une suite de chiffres qui défilaient lentement. Un numéro apparaissait avec le numéro du bureau où se rendre, puis disparaissait, en attendant le suivant. Pas de noms. Jamais de noms. Juste des combinaisons impersonnelles, lumineuses, parfaitement lisibles.

Il observa les autres personnes autour de lui.

Ils étaient une dizaine, peut-être plus. Des hommes, des femmes, d'âges différents. Certains semblaient fatigués. D'autres tendus. Quelques-uns tenaient des dossiers épais, gonflés de feuilles, de copies, de preuves accumulées. D'autres n'avaient qu'une enveloppe froissée ou un téléphone serré dans la main.

Il se demanda ce qui les avait amenés là. Un retard de paiement, une aide suspendue, un renouvellement refusé, un logement qui n'arrivait jamais.

Il se dit que, probablement, chacun avait une bonne raison. Une raison sérieuse. Vitale, même. Et pourtant, ici, toutes ces raisons se valaient. Elles se dissolvaient dans la même attente silencieuse.

Personne ne parlait. La plupart étaient concentrés sur leur smartphone.

Il n'y avait pas de tension visible. Pas de colère exprimée. Juste une résignation calme, presque disciplinée. Chacun attendait son tour, comme on l'avait appris depuis longtemps. Sans faire de vagues. Sans attirer l'attention.

Personne ne protestait. On ne protestait plus vraiment dans ce genre d'endroit.

Julien eut cette pensée fugace, dérangeante, que ce lieu ne servait pas seulement à traiter des dossiers. Il servait aussi à canaliser, à ralentir, à diluer, à transformer l'urgence individuelle en patience collective.

Il leva les yeux vers les murs. Aucun panneau indiquant le nom de l'administration. Aucun logo. Aucun slogan institutionnel. Rien